ANGÉLICA GORODISCHER

LES GAMINES

Nouvelles traduites de l'espagnol (Argentine)
par Guillaume Contré

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture des *Gamines*
a été créée par David Pearson.

Titre original : *Las Nenas*
Gorodischer, Angélica

© The Estate of Angélica Gorodischer, 2016.
Published in agreement with Casanovas & Lynch Literary Agency.
© Zulma, 2027, pour la traduction française.

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4, paragraphe 3, de la directive (UE) 2019/790.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr

Ces nouvelles sont dédiées
à quatre femmes importantes :
Cecilia Gorodischer
Nabú Laborde
Martina Antelo
Celeste Giardinelli.

J'en ris encore

Aujourd'hui encore, je ris quand j'y repense ; malgré toutes les années, les nombreuses années, je m'en souviens et j'aurais du mal à l'oublier. Je m'en souviens et je ris. Aussi étrange que ça puisse paraître, ça fait partie de ces moments qui rendent heureux et j'ai la chance que la vie m'en offre beaucoup. Je les thésaurise, comme dirait Fedora Coronel – bonjour le prénom et le nom de famille ! –, ma professeure d'espagnol au lycée. C'est exactement ça : je les thésaurise. Et je ne veux pas les oublier, pourquoi le voudrais-je ? Hors de question. Tout comme je ne veux pas oublier à quel point ma mère était belle, magnifique. Moi, toute petite, j'étais vraiment toute petite à l'époque, je la regardais et je me disais « je serai comme elle quand je serai grande ». Je précise que je ne suis pas moche, on pourrait même dire que je suis plutôt pas mal, mais pas aussi belle, aussi superbe qu'elle l'était. J'y ai souvent pensé, surtout les nuits d'insomnie, et je me dis que c'est ce qui devait rendre Braise furieux. Braise, c'était son prénom, pas son nom de famille. Son nom de famille, c'était Maclin, qui à l'origine devait probablement s'écrire Mac Lynn, et lui il fanfa-

ronnait avec son patronyme anglais, écossais ou quoi, qu'il trouvait beaucoup plus distingué et original que le nôtre, espagnol pure souche : Puentes.

Braise, donc, aimait dire qu'il s'appelait Mac Lynn, ce qui ne l'a pas empêché de mourir comme les Puentes, les Calderón ou les Hernández, et pire encore, parce qu'il est mort en pleurnichant comme le lâche qu'il était.

Je n'ai aucun souvenir de mon père. Il est mort quand j'étais encore tout bébé, dans un accident dont ma mère ne voulait pas parler. C'est elle qui m'a élevée, qui a pris soin de moi, qui m'a éduquée, donné des conseils, protégée, toujours belle, toujours tranquille, pleine d'assurance, souvent souriante. Une merveille. Et voilà qu'elle a une liaison avec ce voyou de Braise qui, comme c'est souvent le cas avec les délinquants de son espèce, savait jouer les types sympathiques, agréables, sincères, bien élevés. Elle en est tombée amoureuse, évidemment. Pas lui. Il disait qu'il était fou d'elle, mais moi, petit à petit, je me suis dit que c'était de notre maison qu'il était fou, de l'entreprise qui avait appartenu à mon père, ce n'était peut-être pas la General Motors, mais elle marchait comme sur des roulettes et nous permettait, comme on dit, de vivre confortablement, sans parler de la maison de campagne, de la voiture, des voyages, très formateurs selon ma mère et qui moi m'amusaient plus qu'autre chose, des belles robes, des fêtes et de tout ce que peut offrir à une femme l'argent bien gagné. Parce qu'elle s'occupait de tout, ma mère. Bien sûr, elle pouvait compter

sur le gros et souriant Facundo Robles, l'homme de confiance de Fournitures S.A., mais elle était toujours au courant de tout, et son avis pesait dans la balance parce qu'elle était loin d'être idiote, sauf quand elle s'est mariée avec Braise.

Oui, elle l'a épousé, quelle horreur. Moi, je n'étais déjà plus si petite que ça et pour la cérémonie j'étais habillée en rose avec une couronne de fleurs fraîches dans mes cheveux bouclés (j'avais les cheveux bouclés à l'époque, une horreur aussi, mais d'un autre genre). Ils sont partis en lune de miel à Paris. Moi, je voulais les accompagner, évidemment, et quand ma mère le lui a suggéré, ce type est monté sur ses grands chevaux et a dit non, certainement pas. C'est sans doute à ce moment-là que j'ai commencé à le détester. Je suis restée chez la tante Mecha, qui était très sympathique, sauf que ses enfants étaient beaucoup plus âgés que moi. Je m'ennuyais un peu, mais elle m'emmenait au cinéma, boire le thé au Sweet Tea ou acheter des jouets. Tout se passait bien, ma mère appelait tous les deux jours pour dire que tout était merveilleux et moi je lui demandais quand est-ce que tu rentres (on remarquera que je ne demandais pas quand est-ce que *vous* rentrez, seulement quand est-ce que *tu* rentres), elle riait en disant mais oui mais oui dans pas longtemps. Une histoire délicieuse, comme on peut voir.

Ah oui, ça avait tout l'air d'une histoire délicieuse. Et jusque-là, ça l'était, sans aucun doute. Ma mère est revenue avec son Braise de mari et moi je ne pouvais plus entrer en courant sans demander l'autorisation

dans sa chambre qui était maintenant leur chambre. J'ai fait un caprice, j'ai pleuré, je me suis roulée par terre et j'ai crié, mais ça n'a servi à rien, Braise a dit que j'étais une morveuse mal élevée et alors ma mère a fait la grimace, ce qui n'arrivait jamais chez nous, elle m'a emmenée dans le jardin, on a parlé un moment et l'affaire a été close. Je ne m'en souviens plus très bien, mais j'ai l'impression qu'il y a eu un avant et un après ce caprice.

Oui, parce que Braise a fait quelque chose qu'il n'aurait pas dû faire : il s'est mis en tête de « m'éduquer ». Il me donnait des instructions sur ce que je devais faire et comment je devais le faire, avec pour seul résultat, bien entendu, que je faisais tout le contraire, tout ce qu'il me disait de ne pas faire. Alors il s'énervait et reprochait à ma mère de ne pas m'avoir élevée « comme il faut ». Or, alléluia, c'était le genre de commentaires qui ne plaisaient pas du tout à ma mère. Elle prenait une mine grave, ce qui lui arrivait très rarement car elle réglait en général les conflits avec un sourire et une blague. Je ne m'en suis pas rendu compte aussitôt, je n'étais encore qu'une toute petite gamine, mais en y repensant plus tard je me suis dit que c'est à ce moment-là que le vent a commencé à tourner à mon avantage.

C'était pas sorcier de comprendre où le soleil se couchait et de quel côté il se lèverait, pour continuer avec les métaphores météorologiques : Braise avait beau envelopper ma mère de son charme, de ses moues, de ses caresses, de ses ruses et de ses déclarations d'amour,

il y avait une limite. Hors de question de toucher à la petite. Ça non, hein, pas touche. Et c'est exactement ce que cet imbécile s'est mis à faire : il me grondait, haussait le ton, prenait un air sérieux, agitait le doigt en guise d'avertissement et me disait comment je devais me comporter. La première et la deuxième fois, je suis restée paralysée : je ne pouvais pas croire qu'il m'arrivait un truc pareil. Ma mère n'élevait jamais la voix et si elle devait me faire une remarque, elle m'asseyait sur ses genoux et m'expliquait pourquoi ce que j'avais fait n'était pas correct.

Lorsque je me suis mise à réfléchir à tout ça et que j'ai senti, littéralement senti, la voix et les caresses de ma mère, il n'y a pas eu de troisième fois. Ou plutôt si, sauf que je ne me suis pas paralysée. J'ai ri aux éclats, je lui ai tiré la langue et j'ai couru vers la cuisine me réfugier derrière la grosse Julieta. Qui m'a défendue, évidemment. Je crois qu'elle a même levé la poêle noire à frire les beignets quand il est entré, mais c'est peut-être un faux souvenir. Il était furax, ce qui ne lui a servi à rien et je suis certaine qu'il a compris que la grosse n'avait qu'à serrer le poing et lui coller un gnon pour l'envoyer valser à l'autre bout de la pièce.

Ce jour-là, l'Apocalypse s'est déchaînée.

Je n'avais jamais entendu ma mère crier, ni à la maison, ni dans la rue, ni à l'entreprise, ni nulle part. Elle ne criait pas : elle parlait, expliquait, proposait, dialoguait, ça oui, mais des cris, non, jamais. Pourtant, ce jour-là, elle a crié. Dieu ce qu'elle a crié ! Moi, je me suis accrochée aux jupons de la grosse Julieta et

j'ai ri. Pas aux éclats, j'ai ri lentement, mais beaucoup, et longtemps.

Ensuite, la vie a continué, sauf que Braise ne me donnait plus d'instructions, n'agitait plus le doigt ni rien. Il ne me regardait même plus, c'était comme si je n'existais pas, ce qui m'allait comme un gant. J'avais même l'impression qu'on avait recommencé, ma mère et moi, à vivre comme avant l'apparition de Braise.

Ce n'était pas le cas, mais presque : le type faisait bien attention. Moi, j'étais gamine, mais je savais déjà des choses. Je savais par exemple – personne ne me l'avait dit, je le savais grâce à ce que j'avais entendu ou deviné – que ce qu'il voulait c'était faire main basse sur l'entreprise. « Pour que tu aies moins de travail, ma chérie, disait-il, comme ça tu pourras voyager davantage, aller au théâtre avec tes amies, à la piscine (ma mère a toujours aimé nager), bref faire tout ce qui te plaît sans avoir à te soucier des horaires, du Code du travail, de la production, que sais-je encore. »

« Que sais-je encore », évidemment, puisqu'il n'avait pas la moindre idée de ce qu'était une entreprise et encore moins sa gestion. Ma mère, elle, savait. Et moi j'apprenais. Car du temps avait passé depuis le jour du grand scandale et j'avais déjà onze ans. Comment ? Vous trouvez que c'est peu ? Pour apprendre le parachutisme ou la physique quantique, peut-être, mais pour se plonger dans quelque chose dont on parle tous les jours à la maison, c'est suffisant. Braise, lui, ne voyait rien. Rien d'autre que l'argent qui entrait à la maison grâce à l'entreprise.

Ah oui, maintenant, tu vas voir mon loustic, me disais-je. Mais j'en suis restée là, je me suis contentée de le penser parce que je n'ai pas su quoi faire. Pendant longtemps je n'ai pas su, jusqu'au jour où ma mère ne s'est pas rendu compte que la porte du placard était ouverte et s'est cognée juste en dessous de l'œil gauche. Quelques semaines plus tard, elle a glissé et elle est tombée dans les escaliers, elle s'est cassé une côte, elle a dû rester alitée plusieurs jours et Braise en a profité pour se rendre à l'entreprise et fourrer son nez dans ce qui ne le concernait pas. Bien entendu, il est vite tombé sur Facundo Robles qui a fait honneur à son nom de famille[1] et l'a arrêté aussi sec avant de venir à la maison prendre ses ordres auprès de maman et lui recommander de prendre soin d'elle.

Oui, de prendre soin d'elle. Parce que je n'en ai pas encore parlé pour ne pas charger la mule, mais ma mère n'allait pas bien, elle était pâle, avait la peau cireuse, les cheveux secs et cassants, et son humeur n'en était pas une, c'était un silence pesant, de dépression et d'oubli, comme si elle n'était plus elle-même. Et elle n'était plus elle-même : elle était au bord du désespoir et moi, je le savais, je devais faire quelque chose, parce que sinon, je le savais, j'allais la perdre.

Ensuite, ma mère a failli se noyer dans la baignoire. Elle adorait prendre des bains avec des sels à la lavande et aux fruits rouges et, selon ses propres termes, sa tête

1. Littéralement « chêne » en espagnol, se dit aussi d'une personne forte, robuste. *(Note du traducteur.)*

s'était mise à tourner et elle avait coulé. Bon, il ne s'est rien passé, mais du haut de mes douze ans je me suis secoué les puces et j'ai voulu savoir où était Braise au moment du malaise de ma mère, ce que personne n'a su me dire.

Je fais quoi, maintenant ? me suis-je demandé.

La solution, c'est le regrettable mari de ma mère, M. Braise Maclin en personne, qui me l'a donnée.

Oui, parce qu'il s'est mis à l'accompagner à l'entreprise et elle m'a dit qu'il restait dans son bureau, celui de ma mère, quand elle faisait son inspection, puis, quand elle revenait, qu'il allait faire un tour dans l'entreprise et parlait avec les gens. Là, moi j'ai dit, je me le suis dit intérieurement, « je ne te le permettrai pas ».

De sorte que je me suis mise à fréquenter tous les jours après les cours la bibliothèque du collège, qui est géniale, en prétextant un devoir facultatif que nous avait proposé la prof de botanique. J'ai cru que ça me prendrait du temps, mais non : en quelques semaines, tout était prêt.

La plante s'appelle le laurier-rose, son nom scientifique c'est *Nerium oleander*. Elle est très décorative, on la trouve dans de nombreux jardins. Dans le nôtre, il y en avait plusieurs, des arbustes couverts de fleurs roses, de toute beauté.

Ce qui m'a pris un peu de temps, pas tant que ça, un mois environ, ç'a été de faire savoir à tout le monde que je voulais apprendre à cuisiner. La grosse Julieta ne m'a jamais crue, et alors ? Je me suis mise à traîner dans la cuisine matin, midi et soir, dès que je rentrais

du collège ou que je n'avais pas cours, et j'ai même appris deux ou trois choses, pas des masses, qui m'ont été utiles sur le moment et aussi plus tard dans la vie, quand je me suis mariée et que j'ai eu des enfants, que je me suis retrouvée par exemple sans cuisinière, ce genre d'aléas domestiques.

Braise, il aimait les grillades et se vantait de savoir cuire la viande à la perfection. Mais comme c'était un flemmard, il préférait que quelqu'un d'autre s'en charge, alors ma mère faisait venir Silvestre la Clope (on le surnommait comme ça parce qu'il en avait toujours une derrière l'oreille) qui maîtrisait à merveille l'art de la cuisson. Et l'autre, là, Braise, il réclamait des salades. Des salades pas courantes, pas seulement laitue et tomate, vous voyez le genre. Et la grosse Julieta, qui se donnait du mal parce qu'elle avait la fierté du travail bien fait, préparait les salades les plus incroyables. Betterave et œuf dur, évidemment, mais aussi laitue violette et patate, chicorée et noix émiettées, cresson assaisonné au persil et à l'ail écrasé, mais pas de roquette parce que personne n'avait encore découvert que la roquette en salade c'est délicieux, en revanche, pommes et cacahouètes, ça oui, des pommes coupées en petits dés et des cacahouètes concassées, le tout arrosé de mayonnaise mélangée à de la choucroute ou à de la sauce tomate, un truc de dingue. Elles étaient toutes très bonnes et moi je me suis mise à imaginer de nouvelles combinaisons. C'est fou le nombre de possibilités qui viennent à l'esprit pour peu qu'on prenne le temps d'y penser. Et bien sûr, une fois qu'on

y a pensé, on a envie de tout goûter, pas vrai ? Non pas qu'on les ait toutes testées, maman et moi, seulement quelques-unes pour accompagner la viande et le poisson. Quand ça devenait trop exotique, on laissait Braise les manger pendant qu'on regardait.

Ça s'est passé un dimanche. Après le déjeuner – un barbecue fabuleux accompagné de salades de derrière les fagots –, Braise a dit qu'il allait s'allonger parce qu'il ne se sentait pas bien.

Dans l'après-midi, il a commencé à ressentir des douleurs, il ne savait pas trop où. Il disait ici, dans le cou, dans le bas de la mâchoire, derrière. Allez, ce n'est rien, lui a dit maman, puis elle lui a donné du bicarbonate pour voir si ça passait.

Ça n'est pas passé. Ça n'a fait qu'empirer. Il s'est mis à baver, à pleurnicher, à dire je vais mourir et ma mère lui prenait la main en disant ne raconte pas des choses pareilles, c'est une indigestion, tu as trop mangé et trop vite, je te dis toujours que tu ne mâches pas comme il faut. Mais Braise continuait de pleurnicher en disant qu'il allait mourir.

Le soir, quand l'ambulance est arrivée, il n'y avait plus rien à faire. Infarctus du myocarde, arrêt cardiorespiratoire, ont-ils dit, avant d'insinuer – parce que ma mère leur a dit que le type n'avait jamais, mais vraiment jamais, été malade – qu'il pouvait s'agir d'une « mort douteuse », mais on a tenu bon. Ils se sont laissé convaincre car l'infarctus était plus qu'évident. Je n'y connais rien en médecine, mais je sais ce qui se passe et comment ça se passe quand quelqu'un a une crise

et qu'il meurt rapidement.

Ma mère l'a mal vécu ; pour tout dire, elle a été très triste et a beaucoup pleuré, mais elle s'est remise petit à petit, discrètement, et elle est redevenue celle qu'elle était. Elle a porté pendant quelques mois une sorte de demi-deuil, elle s'est opposée à ce que lui proposait Facundo Robles, à savoir baisser le rideau de l'entreprise pour quelques jours en signe d'affliction, des amies sont venues lui rendre visite et peu à peu, entourée de tendresse et d'attention, elle est redevenue celle qu'elle était avant son mariage malheureux. Oui, elle s'est remise à parler avec douceur et posément comme elle l'avait toujours fait, elle s'est remise à sourire et moi, en comprenant que Braise m'avait également fait perdre le sourire, j'ai eu envie de rire tout ce que je n'avais pas ri pendant tout ce temps, et je me suis mise à rire de tout et n'importe quoi. J'ai beaucoup ri. Je ris encore. Si longtemps après, des années plus tard, je ris encore.

S'il est vrai que l'enfance est notre véritable patrie, et ça doit l'être puisque M. Rainer Maria Rilke en personne l'a dit, alors commencer à vivre, c'est déjà être condamné à l'exil sans espoir de retour. À condition de se résigner, bien sûr. Il y en a qui ne le font pas, voilà pourquoi les livres, les systèmes philosophiques, la théorie des cordes, les religions, les villes et la folie existent. Encore heureux : imaginez l'horreur d'un monde raisonnable et résigné. C'est ce qui m'a donné envie d'écrire sur les gamines. Et pourquoi pas ?